

La conscience exacte de son temps

L'Amour fou, de Pierre Thorreton, France, 2011, 1 h 38 min.

Maité Snauwaert

Numéro 240, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2012). Compte rendu de [La conscience exacte de son temps / *L'Amour fou*, de Pierre Thorreton, France, 2011, 1 h 38 min.] *Spirale*, (240), 17–18.

La conscience exacte de son temps

PAR MAÏTÉ SNAUWAERT

L'AMOUR FOU de Pierre Thorreton

France, 2011, 1 h 38 min.

C'est là, tout au fond du creuset humain, en cette région paradoxale où la fusion de deux êtres qui se sont réellement choisis restituée à toutes choses les couleurs perdues du temps des anciens soleils, où pourtant aussi la solitude fait rage par une de ces fantaisies de la nature qui, autour des cratères de l'Alaska, veut que la neige demeure sous la cendre, c'est là qu'il y a des années j'ai demandé qu'on allât chercher la beauté nouvelle, la beauté « envisagée exclusivement à des fins passionnelles ».

— André Breton, *L'amour fou*

L'*amour fou*, le premier documentaire de Pierre Thorreton et son second long métrage, reprend pour titre celui du livre d'André Breton paru en 1937. L'amour fou de Breton, c'est une passion selon laquelle « la promesse de toute heure à venir contient tout le secret de la vie, en puissance de se révéler un jour occasionnellement dans un autre être ». L'amour fou de Yves Saint Laurent et de Pierre Bergé, ce n'est peut-être pas l'amour passionnel qui a uni les deux hommes, plein d'éclats et de scènes, mais leur aventure au regard de la beauté que toute leur vie ils ont cherché à créer : dans la haute couture que Yves Saint Laurent a révolutionnée au cours de ses quarante années de carrière (1962-2002); dans l'intégration directe au sein de celle-ci de son goût pour l'art (collections Mondrian, Opéra-Ballets russes, Hommages à Picasso et Diaghilev); dans la maison qu'ensemble ils ont fondée lorsque Saint Laurent a quitté la maison Pierre Cardin après y avoir créé ses premières collections; et dans la forme, enfin, qu'ils ont donnée à

leur vie, mondaine et retirée, lumineuse et secrète.

Cette passion s'est exprimée dans la collection d'objets d'art que Yves Saint Laurent et Pierre Bergé ont accumulée au cours des cinquante années de leur vie commune. Une collection vaste et excentrique, éclectique et visionnaire, portée non par un esprit d'investissement mais par leur seul goût commun. Une collection à leur mesure, la seule qui puisse être signée des deux, le terrain peut-être où ils étaient le plus assurément ensemble. Fidèle à l'amour surréaliste de Breton, le film de Pierre Thorreton parie sur l'idée que Yves Saint Laurent et Pierre Bergé ont été ce qu'ils ont été l'un par l'autre, dans une dépendance réciproque dont le fruit fut visible, tant qu'elle exista, dans cette collection d'objets d'art qu'à la mort de Yves Saint Laurent Pierre Bergé a décidé de vendre.

FIN DE L'ART

Si le film est d'abord un documentaire sur la vente de la collection Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, celle-ci ne lui sert que de point d'appui. Elle sous-tend un film sur l'un des plus célèbres couples que l'on pourrait appeler « faiseurs du XX^e siècle ». Ce point de vue permet au film de décliner ses multiples facettes, entre documentaire sur l'art, biographie d'artiste, portrait intimiste et document d'histoire.



L'amour fou de Pierre Thorreton, France, 2011, 1 h 38 min.

La très belle ouverture du film, qui offre comme un portrait l'émouvante lecture par Yves Saint Laurent de la lettre d'annonce de son retrait de la profession en 2002, instaure d'emblée cette figure singulière d'un créateur majeur du dernier siècle. Elle nous rappelle également, habilement, que cette figure fut portée par un homme... Vieilli, usé peut-être, fatigué de vivre dans un temps qui n'est plus le sien, un monde de la mode à présent entre les mains des commerçants, et qui préfère s'en retirer. En commençant par l'image d'une fin professionnelle choisie, Thorreton à la fois rappelle et

préfigure l'autre fin qui devait venir, et pose son personnage comme la figure d'une conscience aiguë de son temps.

Cette figure est celle du choix et de la passion, qui ont été au principe de la carrière de Yves Saint Laurent comme de sa signature dans la haute couture, le prêt-à-porter de luxe, les parfums. Dans le portrait qu'en donne Pierre Bergé, Yves Saint Laurent apparaît comme ce moderniste paradoxal qui a détesté son époque, a vécu en profondeur son temps tout en marquant sans cesse un pas de côté, en même temps qu'un pas en avant.

Figure même du choix et de la passion, la collection a été amassée au hasard de rencontres, dit Bergé, de promenades, de coups de cœur — chaque objet a ainsi une histoire personnelle, véridique, de sorte que la collection personnelle reflète l'éthique du créateur, guidé sans concession par ses propres idées, par une vision limpide et rendue bientôt universellement évidente du style. Une collection amassée à mesure qu'avec le succès grandissant puis triomphant de la maison YSL, il devient possible non plus seulement de dessiner et de rêver Mondrian (la « collection Mondrian » en 1965), mais de vivre l'événement d'« un » Mondrian qui « arrive »... on croit comprendre, comme un cadeau.

Le contexte opportun, limité dans le temps, de la collection à vendre — énième événement artistique et médiatique après combien de « collections d'hiver », de « collections d'été » — fournit un cadre occasionnel pour une histoire plus longue, qui est moins celle, comme on le croit d'abord, de la formidable carrière de couturier de YSL que, à mesure qu'on avance dans l'écoute de la voix, de la diction de Pierre Bergé, celle du couple, inséparable et entremêlée, contemporaine de l'autre.

DE LA GLOIRE

Comme d'autres, lorsque meurt son compagnon — avec qui il a vécu cinquante ans, à qui il a fermé les yeux —, Pierre Bergé vide sa maison, leur maison, de ses objets longuement amassés, aimés, de tout ce décor fantasque qui a entouré leurs jours.

Le très beau montage de Dominique Auvray fait alterner, sur la musique au

piano de Côme Aguiar, les moments d'entretien presque exclusivement de Pierre Bergé avec de longs plans à l'intérieur des pièces et des extérieurs partagés par les deux hommes. Dans ces travellings lents résonne le silence muséal de ces intérieurs, qui est peut-être aussi le son du deuil, le son que fait l'absence lorsqu'elle est définitive. On comprend que Bergé se sépare de ces objets et si les raisons qu'il donne sont à première vue pragmatiques — son absence de nostalgie, de sentimentalisme —, on voit que ces objets ont perdu leur vie à n'être plus assemblés autour de la personne vivante qui les faisait tenir ensemble, du couple vivant qui les avait rassemblés.

Alors on se promène longuement dans des appartements morts, le regard glisse dans des espaces et sur des surfaces dévastés, d'une beauté ancienne. C'est tout un luxe inutile, un peu vain, qui dit la gloire fadie, l'affaissement qui rattrape même le plus glorieux destin. Et dans lequel l'absence, tout comme l'art, est monumentale.

Particulièrement propice à donner son ton au film est la narration souvent à la troisième personne de Pierre Bergé lorsqu'il évoque le couple qu'il formait avec Yves Saint Laurent. Ce mode d'énonciation contribue à l'entreprise de mythification du couple qui semble le rôle que s'est donné à lui-même Pierre Bergé : loin de dénier ce statut d'icônes, Bergé assume et incarne cette position qui mêle art et aristocratie, talent et goût du beau. Par là non seulement il évite la fausse modestie qui apparaîtrait inappropriée en ce cas, mais il endosse le caractère impersonnel et à présent rétrospectif que requiert le récit de leur histoire. Bergé est prêt, sur les cendres de son compagnon, à entretenir sa statue déjà érigée de créateur culte, mais aussi, puisque c'est là le dessein réel du film, celui par Bergé injecté, à confirmer que oui, ce fut l'histoire d'un couple, d'une association, d'une entreprise commune, dont il a été littéralement l'envers, la part cachée mais nécessaire, dans le revers des défilés et l'ombre de la gloire.

LE DEUIL ÉCLATANT DU BONHEUR

Le documentaire aborde dans le dur secret d'une vie, une vie que Bergé recon-

naît à plusieurs reprises, non à demi-mot, mais sans s'appesantir, avoir été plus souvent qu'autrement difficile, avec une pudeur qu'on soupçonne avoir été celle de Yves Saint Laurent, qui est celle de Pierre Bergé.

Une autre forme se dessine en arrière de toutes celles qui au long des années ont défilé pour révolutionner la silhouette féminine : la forme d'une vie à deux, au fil de jours inégaux. Et les images d'archives sont là pour nous faire entendre Yves Saint Laurent, à vingt ans, à vingt-cinq ans, exprimer combien il aimerait « redevenir très très jeune », combien il sent, avec le succès, la responsabilité et l'angoisse d'inventer, quand il rêverait d'être d'insouciant...

Cette vérité du vivre intime qui se glisse dans le film à la faveur de la confiance très grande que Bergé témoigne à son interlocuteur, c'est celle de la dépression. De la tristesse et de l'anxiété d'un créateur qui n'était heureux, dit-il, que deux fois par année : à la fin des défilés de ses nouvelles collections. Qui le reste du temps oscillait entre un désespoir solitaire et l'effervescence de la fête. On voit alors, et c'est ce qui fait la beauté du film, sa justesse, le sujet interviewé devenir le sujet du film, son meneur et son protagoniste : celui qui invente son histoire, qui montre ce qui doit être retenu, qui fabrique, pièce après pièce, la collection de la mémoire.

C'est aussi qu'il est temps, semble-t-il, pour un certain repos, pour Yves Saint Laurent mais peut-être plus encore, pour Pierre Bergé. Il est temps à présent pour la parole de l'autre, celui qui a supporté, accompagné, soutenu, offert la stabilité patiente de l'administrateur, de l'intendant, du gestionnaire, au génie tourmenté. Ce que suggère le documentaire, c'est cette nécessité mutuelle, cette dépendance réciproque qui les faisait l'un à l'autre comme les deux faces d'un devenir, « *en puissance de se révéler un jour dans un autre être* »...

« *La gloire est le deuil éclatant du bonheur* », dit Pierre Bergé. Si la collection d'art sert de prétexte au film, c'est que par elle peut se dire l'histoire derrière les objets, ce qui les liait ensemble et qui, à présent, est dissous. |